

32. Le happy end démasqué, et malgré tout recherché

*Elle est là-bas, cette contrée,
Adorée,
Où l'on voudrait vivre toujours !
Filons vers la terre promise !
Bonne brise !
Allons au pays de l'amour !
Offenbach, La Vie parisienne.*

Il arrive aussi au petit commis de s'adosser à une caisse de sucre et de sombrer dans la douceur de ses rêveries ; et c'est comme un poids de vingt-cinq livres qui lui tombe sur le cœur, lorsqu'il pense que depuis sa jeunesse, il est resté enchaîné à sa cave, comme un chien à une baraque. Quand on ne peut s'imaginer la vie mondaine qu'à partir de romans de quat'sous, quand on n'a jamais vu le soleil se coucher que de sa mansarde et qu'on ne connaît les crépuscules embrasés que par la bouche des clients, on a comme un vide dans le cœur que tous les fûts d'huile du Sud et toutes les caisses de harengs du Nord ne pourraient combler et que tous les muscadiers de l'Inde ne pourraient rendre plus piquant.

Nestroy, Einen Jux will er sich machen.

On ne le sait que trop bien, les hommes veulent être leurrés. Mais il serait faux de croire que c'est toujours par bêtise. C'est aussi parce qu'étant nés pour la joie, il ne leur est pas donné de la connaître et parce qu'ils ont soif de bonheur. Ce qui explique d'ailleurs que même les plus sages soient par moments aveugles et crédules, se laissant prendre au piège de ce qui brille ; et il n'est même pas nécessaire que ce qui brille soit de l'or, pourvu que cela brille. Le malheur assagit l'homme, mais pas pour longtemps : la soif se réveille bientôt en même temps que l'espoir de n'être plus déçu. Elle se réserve pour l'occasion qui sera la bonne et ne veut pas la manquer ; mais entre-temps le nombre des créatures non échaudées ne cesse de croître, en même temps que celui des imposteurs qui s'emparent d'une faiblesse qui pourrait être une force. Car en fin de compte cette force a un faible pour le bonheur, pour le rire, et malgré les épreuves elle refuse de perdre la foi en des jours meilleurs. Mais il n'y a pas que les escrocs, grands ou

petits, qui exploitent cette faiblesse. On s'ingénie partout à enjoliver les choses, et la mauvaise littérature n'est consacrée qu'à cela. Mais il est cependant significatif que la dose de bonheur s'épaississe toujours vers la fin, ou même qu'elle y rayonne. Si la vie n'est pas toute rose, il faut pourtant que le bilan soit positif. C'est pourquoi même les plus malins se laissent prendre au piège du « tout est bien qui finit bien ».

Tout porte à condamner ce mensonge de la fin. Ne serait-ce déjà que tout le mal qu'il a causé et qu'il continue de susciter tant et plus. Lorsque le travail ne procure plus de joie à l'homme, l'art est mis à contribution : c'est à lui de divertir, d'étourdir dans la joie, d'offrir des happy ends. C'est ainsi qu'on parvient à tenir le public en haleine ; pour la communauté populaire fasciste ou l'*American way of life*, tout le monde aura, à la fin, sa part du gâteau — sans qu'il soit besoin de changer la moindre chose à la réalité existante. Les amateurs de cinéma ou d'histoires de magazines voient ainsi s'épanouir des destinées bénies sous des cieus sans nuages, comme si de telles ascensions constituaient la règle dans la société actuelle et que le hasard seul ait fait une exception pour le spectateur occasionnel. Qui plus est, le happy end capitaliste est d'autant plus indispensable que les chances d'ascension sociale sont réduites dans la société d'aujourd'hui et qu'il s'y trouve de moins en moins de raisons d'espérer. Mais il y a aussi la dose de morale qui vient se mêler à toute fin heureuse ; car il n'est pas donné à tout le monde d'être riche et heureux, même les magazines ne peuvent en offrir autant à leur lecteur. C'est pour l'homme vertueux qu'il existe des comptes en banque et c'est aux méchants, et rien qu'à eux qu'est réservée la misère ; et l'on assiste ainsi à un renversement des plus insolents de la situation réelle. N'y a-t-il pas que des bons dans les hôtels de luxe, alors que tout ce qu'il y a de pire : famine, taudis, prisons, bref tout ce que la société en place ne peut abolir et ne peut même pas nier, n'est logiquement réservé qu'aux moralement déçus ? C'est ce que prêchaient les vieux sermons du dimanche, astucieusement édifiants, et qui ont fait place aujourd'hui aux institutions de l'hypocrisie et à l'industrie du camouflage. « Si l'argent, dit Marx, vient au monde avec des taches de sang naturelles sur une joue, le capital en est couvert des pieds à la tête, suant le sang et la saleté par tous les pores. » Il lui faut donc de plus en plus masquer l'issue et y montrer les braves heureux. Mais non content d'être mensonger, le happy end est devenu plus plat qu'il ne l'a jamais été, n'offrant plus que des sourires d'affiches publicitaires de voitures ou de parfums. Des dames

et des messieurs distingués incarnent le High-Life d'une société déclinante, sans que les douceurs de la vie ne s'accumulent vers la fin, comme dans le rococo. Le bonheur de cette bourgeoisie aisée est devenu aussi obtus que creux, et en réalité son *happiness* confine encore plus au néant que les morts eux-mêmes. C'est pourtant ce cliché mensonger de la bonne fin qui trompe des millions de gens, prenant la relève de la consolation qu'offrait jadis l'Église avec son au-delà, et sa seule utilité est de tromper. Il faut que le pauvre diable, dont on ne cesse d'échauffer l'imagination et qui vit sa propre ascension dans les rêves les plus doux, persiste à croire qu'ils sont assurément réalisables dans la société capitaliste, à condition seulement qu'il attende et fasse preuve de patience. Mais la Bourse de la vie n'offre pas de gains aux petites gens et le jour qui promettait d'être si clair finit toujours en « vendredi noir ». Le capitalisme est passé maître dans l'art de manier ces feux d'artifice qui n'éblouissent pas que les yeux; et le monde socialiste peut à peine rivaliser avec lui dans ce domaine. Mais les serpents de feu, les bouquets d'étoiles, les gerbes vénitiennes et les reines de nuit ne sont qu'un prologue à une autre sorte de gerbe plus sanglante : celle des coups de canon, et c'est elle qui constitue le clou aussi bien que l'issue du grand spectacle. Tous les happy ends que fait miroiter le capitalisme : affaire unique, pangermanisme, America first, et même le *keep smiling* n'offrent qu'une seule issue : la mort. Et dans le monde des sépultures bariolées, le Beau devient, sur-le-ton le plus plat, commencement de l'horrible.

Et pourtant ce n'est là qu'une des faces de l'illusion, et elle est elle-même illusoire. Car il existe une autre tendance à laquelle on ne peut rester sourd, une tendance qui travaille dans le sens de l'issue heureuse et que l'on ne peut plus faire coïncider avec la seule crédulité. Que des escrocs en tirent profit infirme *au fond*¹ tout aussi peu son existence que le « socialiste » Hitler infirmait le socialisme. La facilité avec laquelle cette pulsion du happy end se laisse leurrer, ne plaide que contre le degré d'intelligence que l'on en a actuellement; mais il est possible de remédier à cette faiblesse, car cette intelligence peut être instruite. Le mensonge cherche à faire croire que l'issue heureuse est accessible ici et aujourd'hui, sans qu'il soit nécessaire de changer quoi que ce soit à l'état des choses, ou même que cette fin heureuse, c'est déjà aujourd'hui. Mais en démasquant cet optimisme pourri, l'intelli-

gence ne déçoit pas nécessairement l'espoir pressant de la fin heureuse. Car il est trop difficile de réduire à néant cette espérance ancrée dans l'instinct humain du bonheur, espérance qui de toute évidence a toujours été un des moteurs les plus puissants de l'histoire. Elle l'a été en tant qu'attente et poursuite d'un objectif positivement visible, pour lequel il est important de lutter et qui imprime au déroulement stérile du temps son mouvement vers l'avant. La fiction d'un happy end a souvent contribué à changer un peu le monde, chaque fois qu'elle a réussi à s'emparer de la volonté, une volonté mûrie par le malheur aussi bien que l'espérance, et qu'elle ne s'est pas heurtée à une opposition trop violente de la réalité; autrement dit, ce qui au départ n'était que fiction, a parfois été réalisé. Et lorsque la foi était assez robuste, cela a même mené à un phénomène paradoxal : la victoire de la volonté pressante sur l'ennemi tout-puissant, de la clarté sur le mal probable. Si la volonté d'atteindre l'objectif disparaît, même le bien probable ne s'accomplira pas; si au contraire l'objectif reste en vue, l'improbable lui-même peut s'accomplir ou tout au moins sembler plus probable pour l'avenir. La rupture d'une chaîne même à son chaînon le plus ténu n'a jamais réussi et ne réussira jamais tant que celui qui doit la briser n'est pas totalement imprégné de l'image positive de l'anti-chaîne. Les hommes s'amoindrissent quand ils réduisent leur objectif, mais il suffit que ce dernier soit grand et prometteur pour devenir inéluctable dans un monde qui n'a plus qu'à choisir entre la fange et la réédification énergétique.

Il ne sied donc jamais à la couleur rouge de se laisser volontairement intimider. Il suffit qu'un obstacle soit perçu comme tel pour être aussitôt franchi. Car le fait même de s'y heurter déclenche le mouvement qui cherche à le dépasser, renferme déjà ce mouvement à l'état de germe. C'est là le réflexe dialectique le plus simple dans le facteur objectif, surtout lorsque celui-ci complète et active la conscience de cet obstacle. Ce qui permet à la conscience de passer de l'autre côté, du côté de la lutte pour le happy end qui se laisse déjà pressentir, s'annonce pour ainsi dire dans l'insatisfaction de ce qui existe. L'insatisfait découvre alors d'un coup l'état déplorable des conditions de vie dans le capitalisme, il comprend quel besoin impérieux a de lui le socialisme naissant et combien la poursuite de cette entreprise peut être, sera bonne. Et c'est cela qui fait de la barrière un échelon, à condition que l'objectif constitué par le bonheur reste toujours visible. Et l'intelligence non corrompible des lois économiques atteste que ces lois,

1. En français dans le texte.

une fois reconnues et appliquées, ont en elles de quoi conduire à une issue heureuse. Le socialisme n'a donc aucune raison d'aller emprunter ailleurs des couleurs, des coutumes et des forces, comme si sa propre couleur ne lui suffisait pas. Et il n'aura surtout aucune raison de le faire, lorsque ces couleurs ou ces échafaudages font déjà à ce point partie du paysage situé en deçà de la barrière franchie et y ont déjà installé quelque chose de si différent, qu'il n'est plus possible de les transformer qu'au prix de difficultés et d'ambiguïtés. Le socialisme a sa voie propre menant au happy end et ne s'en écarte pas, et il trouve son héritage culturel dans sa propre force créatrice, dans son propre objectif de plénitude, sans falbalas et sans timidité intellectuelle. Les bourgeois parvenus de la seconde moitié du XIX^e siècle ne pouvaient s'en sortir tout seuls; ils ont donc eu recours aux parures et aux succédanés sous formes de rubans, de napperons, de maisons et de tableaux déguisés, d'ornements incompris, de façades pseudo-seigneuriales et d'historicismes; et le succédané non plus n'avait pas grand-chose à offrir. C'est à des lieues de tout cela que se situe le socialisme, lui qui ne laboure pas avec les bœufs d'autrui et dont la critique sociale arrache les masques, confond les grands airs et condamne ce genre d'esthétique. L'époque des « *Gründerjahre* » est perçue dans le socialisme comme un corps étranger, auquel il est particulièrement sensible; pour lui la voie menant à l'héritage culturel ne passe pas par les salons. Sur le plan politique, le prolétariat révolutionnaire ne s'est jamais senti voisin de la petite bourgeoisie, pourquoi le serait-il sur le plan culturel? D'ailleurs semblable attitude n'est jamais pratiquée, car une praxis qui n'a derrière elle et pour elle aucune théorie réaliste, n'en serait pas une, elle est impossible dans le socialisme. Qui plus est, le socialisme refuse de prendre son héritage culturel authentique comme point de départ et de s'en servir, si l'on peut dire, comme d'un *bel étage*¹ tout fait, sur lequel il n'aurait plus qu'à continuer à bâtir. Pour la première fois dans l'histoire de la culture, l'instinct édificateur est moral, il est axé sur la construction d'un monde où il n'y a plus place pour les exploités et leur idéologie. De plus ce n'est ni la stérilité, ni la servile imitation qui caractérisent cette œuvre-ci, mais bien le mariage harmonieux des couleurs rouge et or, union manifestement superbe et intrépide. Dans la composition du rouge entre un peu de cet or qui le rattache à ce que la Tradition

a, de meilleur et détermine son classicisme — en tant que composant croissant et non en tant que couleur locale, témoin du passé. C'est donc un horizon vaste et un air pur qui s'offrent à l'issue de ce chemin, où ne sont plus accrochés ces happy ends de carton-pâte, calqués sur le modèle des lauriers de l'historicisme. Il y a assez de points de débordement agréables le long du fleuve menant au véritable happy end; car ce fleuve ne traverse que le socialisme. Nous l'avons dit, il suffit qu'une barrière soit perçue pour être aussitôt franchie; mais il ne faut pas oublier qu'aucune barrière n'est effectivement franchie, sans que le but visé et traduit dans des images et des concepts authentiques ne nous place anticipativement de l'autre côté, nous transposant ainsi dans une situation qui acquiert une signification.

Tout finira bien par s'arranger, voilà qui est donc moins irréfléchi ou sot qu'on pourrait le penser de prime abord. L'élan stupide vers la fin heureuse peut devenir un élan sage, la foi passive se changer en foi instruite et exhortative. Ce qui plaide en faveur du mythe de l'heureuse ronde finale, celle qui invite non seulement à la contemplation mais aussi par moments à passer à table. Et cette volonté de manger a parfois sensibilisé celui qui en était animé, à la barrière qui — sous les traits de la société en place — se glisse entre la représentation du festin et le festin lui-même. Par contre, ceux qui ne croient pas au happy end entravent la transformation du monde presque autant que ces mystificateurs mielleux, ces escrocs du « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », ces charlatans de l'apothéose. Le pessimisme inconditionnel ne sert donc pas tellement moins les intérêts du mouvement réactionnaire que ne le fait l'optimisme artificiellement conditionné; celui-ci n'est en tout cas pas assez bête pour ne croire à rien du tout. Il refuse de croire que la vie traînera sa médiocrité de siècle en siècle, que l'humanité ne sortira jamais de sa léthargie et que le monde ressemblera toujours à un sépulchre. Il ne voit pas dans le monde ce décor triste à mourir au milieu duquel rien ne vaut la peine d'être fait. Contrairement à un pessimisme qui participe lui-même de la corruption et se plait à la servir, un optimisme éprouvé ne reniera pas, même lorsque ses yeux sont dessillés par la force des choses, sa foi dans le but; au contraire, il comprend qu'il lui incombe dès lors de la rectifier et de mettre sa foi nouvelle à l'épreuve. C'est pourquoi il y a plus de bien et de joie à retirer d'un nazi converti que de tous les cyniques et nihilistes réunis. C'est pourquoi il faut chercher l'ennemi le plus obstiné du socialisme non seulement, cela va de soi, dans le grand capital, mais

1. En français dans le texte

aussi dans la masse d'indifférence et le manque d'espérance dans le monde; sans quoi il n'y aurait plus que le grand capital à combattre. Sans quoi il ne faudrait même plus, malgré toutes les erreurs de la propagande, remettre à plus tard ce temps où le socialisme s'embrasera enfin au sein de l'écrasante majorité, dont il assume les intérêts sans qu'elle le sache. C'est donc le pessimisme qui est paralysant sans plus tandis que l'optimisme le plus pourri peut n'être qu'un étourdissement dont il est encore possible de s'éveiller. L'acceptation résignée du minimum vital, aussi longtemps qu'on l'a, la myopie dans la lutte pour le pain quotidien et les victoires pitoyables remportées dans ce combat, proviennent finalement toutes de l'absence de foi en un but; c'est donc à elle qu'il faut s'attaquer en premier lieu. Ce n'est pas sans raison que le grand capital s'est ingénié à convertir les masses non seulement à une conception fautive du happy end, mais aussi à son propre nihilisme. Car ce nihilisme constitue un danger encore plus considérable, et à la différence du happy end, il ne peut être amendé si ce n'est par sa propre disparition. Et sa disparition c'est la vérité, à la fois dépossédante et délivrante, ouvrant la voie à une humanité enfin socialement possible. Telle est donc la vérité, elle qui fait table rase et ordonne de rebâtir, sans affliction ni froideur. Au contraire, son attitude devient, est et sera celle d'un optimisme critique et militant, qui au sein du Devenu s'oriente tout entier vers le Non-encore-devenu, vers les possibilités cultivables de la lumière. C'est lui qui crée la disponibilité permanente et instruite de la tendance, disponibilité à se risquer dans ce qui n'est pas encore réussi. C'est pourquoi aussi longtemps qu'aucune vanité absolue (le triomphe du Mal) ne se manifeste, le happy end authentique de la voie authentique sera non seulement une joie, mais aussi un devoir pour nous. Là où les morts enterrent leurs morts, la tristesse peut se justifier et l'échec peut devenir une situation existentielle. Là où les snobs ont participé en traîtres à la Révolution jusqu'à ce qu'elle éclate, il se peut en effet qu'il n'y ait plus qu'à prier : Donnez-nous aujourd'hui notre illusion quotidienne. Là où les comptes capitalistes ne sont plus justes, il se peut que les banqueroutiers soient amenés à faire une immense tache d'encre sur le grand livre de toute l'existence et à l'étendre encore pour que le monde entier devienne aussi noir que du charbon et qu'aucun vérificateur ne puisse amener le faussaire à rendre des comptes. Tout cela constitue une mystification bien plus grave encore que celle des façades pompeuses prêtes aujourd'hui à s'écrouler. Mais le travail grâce auquel l'Histoire

progresses et a déjà progressé depuis bien longtemps, ouvre la voie de la bonne issue possible, celle qui est non pas un abîme mais une montagne se dressant dans l'avenir. Les hommes et le monde portent suffisamment d'avenir heureux; aucun projet n'est bon sans cette foi profonde en lui-même.